

# PANORAMA DE L'ORGANISATION PROFESSIONNELLE AU CANADA

Jean Delisle  
Université d'Ottawa

**Résumé :** Il est reconnu depuis longtemps que le Canada, avec ses quelque quatre mille traducteurs professionnels pour une population de vingt-six millions d'habitants, est un des grands pays traducteurs au monde. Si la traduction littéraire n'a jamais été une tradition au pays, la traduction de textes pragmatiques, en revanche, imprègne nos institutions et la vie quotidienne de tous les groupes culturels et linguistiques, qu'ils soient minoritaires ou majoritaires. Elle se manifeste dans tous les domaines d'activité, grands ou petits, prestigieux ou effacés, de la société canadienne. Pour donner la mesure de cette réalité, il serait facile de citer des faits et d'aligner des statistiques puisées dans tous les domaines où s'exerce cette activité. Nous croyons pouvoir arriver au même résultat en brossant un tableau sommaire de l'organisation de la profession tel qu'il ressort de **La traduction au Canada, 1534-1984**. Nous examinerons donc brièvement la situation de la traduction de quatre points de vue : a) les associations professionnelles; b) les publications émanant des milieux de la traduction; c) la formation des traducteurs; et d) les colloques de traduction et de terminologie.

**Abstract:** Canada, with some four thousand professional translators for a population of 26 million, has long been regarded as one of the world's major translating countries. Although literary translation has never been a tradition in this country, the translation of pragmatic texts is part of the very fabric of our institutions, and it permeates the daily life of all cultural and linguistic groups, whether of minority or majority status. Translation is present in every aspect of Canadian society, whether large or small, prominent or obscure. I could easily demonstrate the importance of translation by citing facts and figures from the many fields where translation is practiced. I believe, however, that I can achieve the same result by giving an overview of the translation profession as reflected in **Translation in Canada, 1534-1984**. I will therefore briefly examine translation from the following four points of view: a) professional associations; b) publications by translators; c) translator training; and d) conferences on translation and terminology.

Je tiens à remercier les organisateurs de ce premier congrès national du CTIC de m'avoir invité à brosser un tableau de l'organisation de la profession au pays. J'ai accepté leur invitation avec d'autant plus de plaisir que je venais alors de terminer une étude portant précisément sur ce sujet. Cette étude recoupe parfaitement le thème du congrès : "Une profession au service d'un pays". Le fruit de cette recherche, qui s'est échelonnée sur une quinzaine d'années, va d'ailleurs vous être remis sous la forme d'un ouvrage de consultation. Publié aux Presses de l'Université d'Ottawa, cet ouvrage s'intitule : **La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984**. Mon exposé est un résumé de l'Introduction que j'ai mise à jour. Les tableaux que je vais projeter sur écran se trouvent également dans le livre.

Il est reconnu depuis longtemps que le Canada, avec ses quelque quatre mille traducteurs professionnels pour une population de vingt-six millions d'habitants, est un des grands pays traducteurs au monde. Pour décrire l'organisation de cette profession, je vais examiner brièvement la situation de quatre points de vue :

- les associations professionnelles;
- les publications émanant des milieux de la traduction;
- la formation des traducteurs; et
- les colloques de traduction et de terminologie.

Par traduction, j'entends aussi bien la traduction proprement dite (celle qui porte sur des textes) que l'interprétation (simultanée, consécutive ou gestuelle), ainsi que les principaux domaines connexes de ces deux professions jumelles : la terminologie et la documentation.

## 1. LES ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES

Paradis des traducteurs où les possibilités d'emploi, les conditions de travail et de rémunération sont réputées parmi les meilleures au monde, le Canada est aussi, mais cela est moins connu, le paradis des associations professionnelles de traduction.

Au 31 décembre 1984, on y dénombrait, en effet, pas moins de vingt-deux groupements divers de traducteurs, interprètes ou terminologues. Si l'on ajoute ceux qui sont disparus depuis la fondation du tout premier regroupement de traducteurs (le Cercle des traducteurs des Livres Bleus, en 1919), ce chiffre s'élève à trente-trois. En moyenne, un nouveau groupement de traducteurs, interprètes ou terminologues a vu le jour tous les deux ans depuis 1919.

À ces associations professionnelles viennent s'ajouter une dizaine d'organismes divers créés et animés par des traducteurs, et pas moins de six associations d'étudiants en traduction. Comme c'est au Québec que l'on trouve la plus forte concentration de traducteurs, il ne faut pas s'étonner d'y compter huit groupements de traducteurs et le secrétariat de quatre associations pancanadiennes de traduction ou d'interprétation.

Depuis 1984, date à laquelle s'arrête la recherche mentionnée ci-dessus, d'autres associations ou groupements ont vu le jour. J'en citerai deux. En juin 1985, les traducteurs travaillant dans le domaine de l'éducation en Ontario ont formé le "Réseau des traducteurs en éducation" / "Network of Translators in Education". Ce réseau -- qui n'est pas une société professionnelle proprement dite et qui n'est pas rattaché, du moins pas encore, à une société professionnelle, vise les cinq objectifs suivants : 1) établir et maintenir des liens de

communication entre les traducteurs en éducation; 2) favoriser le perfectionnement professionnel des membres du Réseau; 3) mener des recherches sur la terminologie de l'éducation; 4) distribuer les résultats de ces recherches terminologiques, et 5) uniformiser autant que possible la terminologie de l'éducation. Les membres du réseau tiennent des séances d'études bimestrielles.

Par ailleurs, en mai dernier, à l'occasion du congrès annuel des Sociétés savantes, une autre association a vu le jour. Il s'agit de l'Association canadienne de traductologie / Canadian Association for Translation Studies. Ce nouvel organisme se propose de "favoriser la recherche dans les domaines de la traduction, de la rédaction, de la terminologie et de l'interprétation, et d'offrir un cadre pour la discussion de questions touchant leur enseignement". Il accueillera toute personne qui appartient au monde universitaire ou professionnel et qui s'intéresse activement à l'enseignement ou à la recherche en traduction. Comme on peut le constater, le rythme de création de nouveaux groupements de traducteurs (un tous les deux ans, en moyenne) semble vouloir se maintenir.

Depuis une quinzaine d'années, on remarque chez les traducteurs canadiens une nette tendance à se regrouper en fonction des domaines d'intérêt ou de spécialisation. C'est au cours de cette période qu'ont été créés, outre cinq associations provinciales (CTINB, ATIM, ATIS, AATI, STIBC), la Section des terminologues (SECTER) de la Société des traducteurs du Québec, l'Association des traducteurs littéraires (ATL), l'Association des cabinets de traduction (ACT), l'Association québécoise des interprètes francophones en langage visuel (AQIFLV), l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET), l'Association of Visual Language Interpreters of Canada (AVLIC), le Groupe inter-entreprises pour la gestion informatique de la terminologie (GITE) et plusieurs autres organismes qu'il serait fastidieux d'énumérer. Plusieurs raisons expliquent cette multiplication des associations de traducteurs.

Premièrement, comme chacun le sait, l'organisation des corporations professionnelles est un champ de compétence provincial. Ce cadre institutionnel oblige les traducteurs canadiens à s'organiser par province. En 1984, il y avait au pays sept associations provinciales distinctes de traducteurs, regroupées en fédération au sein du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC). Compte tenu de la vaste étendue du pays, cette forme d'organisation de la profession présente plusieurs avantages. Chaque groupe de traducteurs, par exemple, est bien au fait des particularités régionales du marché.

Deuxièmement, la dissociation des tâches entourant l'exercice des métiers liés à la communication (traduction, interprétation, terminologie, documentation, révision, gestion, conseil linguistique) est une autre raison qui explique, en partie, le nombre et la diversité des associations professionnelles. En interprétation, de nouveaux services se sont développés. C'est ainsi que l'État et des organismes privés se sont mis à offrir à la population des services d'interprétation gestuelle. De tels services commencent même à se structurer dans les universités afin de permettre aux personnes souffrant de surdité de faire des études supérieures. À elle seule, cette nouvelle spécialité a donné lieu à la création de deux associations professionnelles : l'AVLIC, association d'envergure nationale, et l'AQIFLV, qui regroupe les interprètes francophones du Québec.

En traduction, un phénomène tout à fait analogue peut être observé. La formation du Réseau des traducteurs en éducation et la fondation de l'Association canadienne de traductologie confirment la tendance manifestée depuis une

quinzaine d'année : des groupements naissent sur la base des domaines de spécialisation. Le recul des années nous permet donc de constater qu'à la dissociation des fonctions a correspondu tout naturellement une spécialisation des associations professionnelles, spécialisation qui, à son tour, est révélatrice de la diversité des services offerts. De tous les pays, le Canada est assurément celui où la profession de traducteur est la plus structurée. Il faut y voir la manifestation du dynamisme caractéristique de l'évolution de la profession depuis une trentaine d'années.

## 2. LES PUBLICATIONS

La tendance vers la spécialisation, caractéristique de l'organisation de la profession, s'observe également pour les publications (périodiques et livres) émanant des milieux de la traduction. On constate qu'au fil des années les périodiques et les ouvrages de traduction se sont multipliés, diversifiés, spécialisés.

### 2.1 Les périodiques

Depuis la parution de la première revue du genre en août 1940, **Le traducteur / The Translator**, "organe officiel de la Société des traducteurs de Montréal" (STM), les traducteurs ont créé pas moins de trente-deux périodiques dans leur domaine d'activité. En moyenne, une nouvelle revue de traduction, d'interprétation ou de terminologie a vu le jour tous les quinze mois depuis 1940. Au 31 décembre 1984, vingt d'entre elles paraissaient régulièrement. Sont exclus de ce relevé les nombreux bulletins linguistiques d'entreprises ou d'organismes publics, alimentés en bonne partie par le personnel des services linguistiques, c'est-à-dire les traducteurs, les terminologues et les rédacteurs.

Il va de soi que l'importance, la qualité de présentation, la périodicité, le tirage, la diffusion et la durée d'existence de toutes ces publications varient considérablement. La durée de parution des douze périodiques disparus a été en moyenne de cinq ans.

Mis à part les bulletins d'associations professionnelles tels que **L'Antenne**, **InformATIO**, **AVLIC News**, **Transforum**, **Transmission**, **Transletter**, etc., dont le rôle est de renseigner les membres sur les affaires courantes de ces associations, les publications tendent à se spécialiser elles aussi depuis une quinzaine d'années. À preuve, les quelques exemples suivants. En 1968 paraît **L'Actualité terminologique**, qui se propose de tenir "Les traducteurs au courant de l'actualité linguistique et terminologique"; en 1969, **Ellipse**, "dont le but est de présenter en traduction les oeuvres des écrivains français et anglais"; en 1972, **Le Furet**, bulletin consacré exclusivement à la documentation, dont le Comité de bibliographie de la Société des traducteurs du Québec assure la publication jusqu'en 1983; en 1979, **Terminogramme**, organe de l'Office de la langue française du Québec "consacré à la terminologie et à ses développements modernes"; et, en 1983, **Termium**, bulletin destiné aux "utilisateurs de la Banque de terminologie du gouvernement canadien".

Rappelons, enfin, qu'en 1983 la Société des traducteurs du Québec s'est dotée d'une revue dont l'orientation résolument professionnelle est venue combler un vide. Ce "magazine d'information sur la langue et la communication" a reçu le nom de **Circuit**. Depuis bon nombre d'années, la revue **Meta** avait de plus en plus de mal à cumuler la double vocation de revue universitaire d'envergure nationale et internationale et de revue professionnelle. Cette redéfi-

niton de l'orientation fondamentale des revues est un autre indice que la profession évolue dans le sens d'une spécialisation accrue.

## 2.2 Leslivres

Ce qui vient d'être dit des périodiques s'applique également aux livres. Jusqu'aux années soixante environ, les traducteurs firent surtout paraître des ouvrages correctifs, des lexiques, des vocabulaires et des dictionnaires bilingues. Qu'il suffise de rappeler les noms de Sylva Clapin, Léon Gérin, Léon Lorrain, Pierre Daviault, Louvigny de Montigny, Hector Carbonneau et Gérard Proulx qui firent œuvre de pionniers; leurs ouvrages furent d'une très grande utilité à l'époque de leur parution dans les années trente, quarante et cinquante.

Trois publications d'un autre genre parurent au cours de cette période, et il convient de leur réserver une mention à part. Il s'agit de **Traductions**, mélanges offerts en mémoire de Georges Panneton, édités en 1952 par Jean-Paul Vinay (premier collectif sur la traduction publié au pays), de la très célèbre **Stylistique comparée du français et de l'anglais** de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, parue en 1958, et, enfin, du **Dialogue sur la traduction** d'Anne Hébert et Frank Scott, publié dans les **Écrits du Canada français** en 1960, puis réédité sous forme d'opuscule dix ans plus tard.

En 1970 s'ouvre une nouvelle ère qui voit apparaître sur le marché des ouvrages d'un genre nouveau. Ces publications sont à la fois plus diversifiées et plus spécialisées, sans que les traducteurs abandonnent pour autant la production de vocabulaires ou d'instruments de travail indispensables à la pratique quotidienne de leur métier.

Citons, comme exemples, les quelques titres suivants : Irène de Buisseret, **Guide du traducteur** (1972, réédité en 1975 sous le titre **Deux langues, six idiomes**); Office de la langue française, **Guide de travail en terminologie** (1973); Jean-Paul Bénard et Paul A. Horguelin, **Pratique de la traduction. Version générale** (1977); Paul A. Horguelin, **Pratique de la révision** (1978); Geoffrey Vitale, Michel Sparer et Robert Larose, **Guide de la traduction appliquée, tome I -- Version** (1978); Robert Dubuc, **Manuel pratique de terminologie** (1978); Brenda M. Thaon, **A Practical Guide to Bilingual Revision** (1980), adaptation de **Pratique de la révision** de Paul A. Horguelin; Jean Delisle, **L'Analyse du discours comme méthode de traduction** (1980); Geoffrey Vitale, Michel Sparer et Robert Larose, **Guide de la traduction appliquée, tome II -- Thème** (1980); Paul A. Horguelin, **Anthologie de la manière de traduire** (1981); Denis Juhel, **Bilinguisme et traduction au Canada. Rôle sociolinguistique du traducteur** (1982); Jean-Claude Gémar, **Les trois états de la politique linguistique du Québec. D'une société traduite à une société d'expression** (1983); Marie-Noëlle Legoux et Egan Valentine, **Stylistique différentielle I, anglais-français** (1983), Jean Delisle, **Au cœur du dialogue canadien / Bridging the Language Solitudes** (1984).

Ce qui frappe dans ce relevé sommaire, dont j'ai délibérément exclu les actes de colloques, les collectifs, les études gouvernementales et les bibliographies, c'est la prédominance des ouvrages pédagogiques et le silence presque complet des traducteurs anglophones et multilingues.

Dans le domaine des publications, le rythme se maintient également et même, il semble s'accélérer. Les années 1985, 1986 et 1987 ont été marquées par la parution de plusieurs titres intéressants. Citons, entre autres, **La traduc-**

tion technique : principes et pratique, de Claude Bédard; le Dictionnaire des particularités de l'usage, de Jean Darbelnet; TRADUIRE : Pour une pédagogie de la traduction, de Claude Taton; et Théories contemporaines de la traduction, de Robert Larose. Mentionnons, enfin, du côté des revues et bulletins, la première livraison, en janvier 1987, du bulletin Canadian Polyglot, publié par l'Association of Interpreters and Translators of Canada (AITC), qu'il faut bien se garder de confondre avec le CTIC, et le journal des étudiants de Langues Modernes de l'Université du Québec à Trois-Rivières, baptisé Le Scribe (1986). Je n'hésite pas à considérer cette dernière publication comme une des meilleures revues étudiantes à la fois pour la variété de son contenu, la qualité de la langue et sa présentation soignée.

En somme, qu'il s'agisse de périodiques ou de livres, ce rapide survol fait ressortir clairement que les publications émanant des milieux de la traduction au Canada sont nombreuses, variées et ont tendance, depuis 1970 surtout, à porter sur des aspects de plus en plus précis de la profession et tout particulièrement sur son enseignement.

### 3. LA FORMATION

Depuis la fin des années soixante, les programmes de formation de traducteurs, interprètes et terminologues se sont multipliés à un rythme effarant. On peut qualifier les années soixante-dix de décennie de la pédagogie de la traduction. D'un bout à l'autre du pays, mais principalement au Québec et en Ontario, ont surgi des unités de formation qui se sont donné pour tâche de préparer des candidats traducteurs pour un marché en ébullition. Cette croissance exponentielle du marché découlait directement du "virage linguistique national" de 1969.

C'est ainsi que neuf universités ou collèges universitaires ont créé autant de baccalauréats en traduction d'une durée de trois ou quatre ans. En outre, une bonne quinzaine de départements de linguistique, d'allemand, de littérature, de langues romanes ou d'autres disciplines ont mis sur pied divers programmes de traduction. Ceux-ci ont pris la forme de concentration, de "major" ou d'option à l'intérieur de baccalauréats déjà existants.

Si l'on transpose cette effervescence en moyenne statistique, on obtient les résultats impressionnants suivants : entre 1968 et 1984, un nouveau programme de traduction a vu le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise, tous les quatre ans. Au fil des années et à la lumière de l'expérience, les programmes universitaires ont évolué et se sont adaptés aux besoins changeants du marché du travail. Ils se sont aussi spécialisés, comme il fallait s'y attendre. Des cours de terminologie, d'histoire de la traduction, de révision et correction d'épreuves, de rédaction avancée, de lexicologie et de stylistique, de traduction juridique, économique, médicale, technique sans parler de l'interprétation gestuelle ni des cours d'informatique appliqués à la traduction, sont venus se greffer aux cours d'initiation à la traduction et à ceux de culture générale. Les méthodes d'enseignement, elles, aussi se sont diversifiées et précisées.

Si j'ai préféré parler de baccalauréats et de programmes de traduction plutôt que d'Écoles, c'est que l'enseignement universitaire de la traduction au Canada est encore dispensé par des départements de linguistique et philologie, d'études françaises, de langues et linguistique, de langues modernes, de sciences humaines, etc. Bien que les étudiants en traduction représentent dans certains cas plus de la moitié ou même les trois cinquièmes de la clientèle

étudiante de ces départements, le mot traduction ne figure pas dans la désignation officielle de ces unités d'enseignement.

Strictement parlant, il n'existe que très peu d'Écoles de traduction autonomes ayant le plein statut de département universitaire. Cela n'empêche pas pour autant la plupart des "sections de traduction" desdits départements de porter le nom d'"école de traduction". Je suis de ceux qui croient que ces "sections" de traduction devraient se détacher des départements qui les ont établies et acquérir leur autonomie comme École professionnelle ayant rang de département. L'enseignement de la traduction de même que la recherche dans ce domaine ne peuvent que gagner à ce que la situation évolue dans ce sens. La reconnaissance pleine et entière de la traduction en tant que discipline universitaire passe par la création de véritables écoles de traduction.

L'essor rapide qu'a connu la pédagogie de la traduction depuis 1968 s'est reflété dans les nombreuses publications consacrées à l'enseignement de cette discipline, comme nous l'avons vu, et aussi, comme nous allons le voir à l'instant, dans le grand nombre de colloques ayant eu ce sujet pour thème.

#### 4. LES COLLOQUES

Le 5 novembre 1955, à Montréal, les traducteurs canadiens se réunissaient en congrès général pour la première fois de leur histoire. Depuis ces assises historiques, ils ont organisé le nombre impressionnant de cent cinq colloques, congrès, séminaires, tables rondes, ateliers de réflexion et rencontres de toute sorte portant spécifiquement sur la traduction, la terminologie et les domaines connexes.

Ces cent cinq colloques se répartissent de la façon suivante : quatre-vingt-un avaient pour thème principal la traduction, tandis que vingt-quatre ont porté plus particulièrement sur la terminologie. Sur une période de trente ans environ (1955 à 1984), cela représente en moyenne la tenue de 3,6 colloques par année.

De 1955 à 1975, les milieux de la traduction ont organisé trente-sept colloques, soit une moyenne légèrement inférieure à deux colloques par année. De 1976 à 1984, par contre, les événements de ce genre se sont succédés à une fréquence accélérée. Au cours de ces neuf années d'intense réflexion, années qui, dans toute l'histoire de la traduction au Canada, ont été parmi les plus fécondes en développements de toute sorte, soixante-huit colloques, soit une moyenne pour la période de 7,6 par année, ont permis aux traducteurs et aux terminologues de se rencontrer et de discuter des divers aspects de leurs disciplines dont le rythme d'évolution était décuplé.

Si l'on examine maintenant les thèmes de tous ces colloques, on ne manque pas de constater une évolution qui va du général au particulier. La tendance vers la spécialisation se vérifie encore une fois. Les thèmes de la majorité des colloques des années cinquante et soixante ont été l'organisation de la profession, la reconnaissance professionnelle et la formation. Les titres des colloques témoignent des préoccupations des traducteurs au cours de cette période :

Le rôle de la traduction dans la vie moderne (1955)

L'interprétation à la Chambre des communes et la traduction dans la vie moderne (1960)

Les États généraux de la traduction (1963)

La motivation du traducteur (1965)  
La formation du traducteur (1966)  
Présence de la traduction dans le milieu et statut du traducteur (1968)

À partir des années soixante-dix, les thèmes se précisent. La terminologie, qui a alors le vent dans les voiles, occupe le devant de la scène, sans pour autant que les préoccupations plus générales concernant la profession, sa reconnaissance, son rôle dans le processus de francisation des entreprises québécoises soient oubliées. Il est frappant, également, de constater à quel point les traducteurs participent à la réflexion sur l'évolution linguistique au Québec et savent faire profiter les divers intervenants dans ce domaine de leur longue expérience de spécialistes de la communication écrite et orale. Voici un échantillon représentatif des thèmes abordés lors de ces colloques :

Linguistique et théories de la traduction (1970)  
Les données terminologiques (1972)  
Le traducteur et le spécialiste (1977)  
Les problèmes de découpage du terme (1978)  
Les styles de gestion (1979)  
Les instruments automatisés d'aide à la traduction (1980)  
La traduction littéraire (1981)  
Les stages en traduction et en terminologie (1981)  
La traduction juridique (1981)  
Traduction et qualité de la langue (1983)  
Les bases de données (1984)

En somme, tout comme la multiplication des associations professionnelles, des publications de traduction et des programmes de formation, les colloques sont un reflet fidèle de l'intense activité qui a animé les milieux de la traduction et de la terminologie depuis une trentaine d'années. En choisissant des thèmes variés et de plus en plus précis pour leurs colloques et en donnant à un certain nombre d'entre eux une envergure internationale, les traducteurs et terminologues canadiens ont contribué à renforcer leur réputation de spécialistes de la communication écrite et orale et ont projeté l'image d'un groupe de professionnels socialement engagés.

En conclusion, je dirai que le tableau de la situation de la traduction que je viens de brosser à grands traits est forcément très incomplet. Faute de temps, je n'ai pas parlé de la traduction littéraire, de l'automatisation, de la traduction journalistique, juridique, technique, multilingue, ni de l'interprétation parlementaire ni du doublage cinématographique ni de la traduction biblique, autant de domaines dans lesquels il y a eu des réalisations qui auraient été dignes de mention. Mais pour ce faire, ce n'est pas de trente minutes dont j'aurais eu besoin, mais de trente jours ! Ce panorama, si incomplet soit-il, donne néanmoins un aperçu de la place qu'occupe la traduction au Canada et de la qualité de l'organisation professionnelle.

Un congrès comme celui-ci est de nature à resserrer les liens qui unissent les traducteurs salariés ou indépendants, les professeurs de traduction, les interprètes, les terminologues et tous ceux qui, d'un bout à l'autre du pays, travaillent activement à la reconnaissance de notre profession sur tous les fronts. Ce congrès fournit aussi une excellente occasion de coordonner les efforts de chacun et de renforcer l'esprit de concertation qui règne au sein notre profession.